

Claude-Emmanuelle Yance, Carole David, Karine Rosso

Sébastien Lavoie

Number 146, Summer 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66609ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavoie, S. (2012). Review of [Claude-Emmanuelle Yance, Carole David, Karine Rosso]. *Lettres québécoises*, (146), 36–37.



CLAUDE-EMMANUELLE YANCE

Cages

Montréal, Lévesque, coll. « Réverbération », 2011, 132 p., 22 \$.

On n'est pas sorti de la cage

Après un trop long silence de vingt ans, revoici la lauréate du prix Adrienne-Choquette 1987, Claude-Emmanuelle Yance.

« Des parents ordinaires » qui n'en peuvent plus des cris de leur nouveau-née. C'est l'homme, le premier, qui est soulagé de se voir débarrassé par sa femme du petit fardeau bruyant. Il descend à la cave, souffler un peu. Cependant qu'elle aussi, bien vite, en a assez. Ils conviennent de laisser la petite s'époumoner dans son berceau et de monter se coucher. Mais la petite ne leur laisse aucun répit. Alors ils la portent à la cave, la laissent dans « un coin pas trop sale », sur une toile qui sert aux travaux de peinture. « C'est mieux que l'étriper. » Ce soir-là, ils « dorment vraiment, pour la première fois depuis longtemps » (p. 11). L'idée de cage viendra tout naturellement. C'est ce qu'on fait pour les chiots, paraît-il, afin qu'ils se sentent en sécurité. Le bébé ne crie plus, il semble frappé de stupeur ; les parents deviennent mal à l'aise devant celui-ci, le mettent de plus en plus longtemps dans la cage. Ils feront éventuellement un autre bébé, qui rejoindra le premier, en bas : « La vie s'organise d'elle-même, sur sa lancée. » (p. 16) Le type d'éducation, si l'on peut dire, que les parents fournissent à leurs enfants conditionne un mode de vie où toute la famille vit repliée sur elle-même, où le monde extérieur se révèle de plus en plus menaçant. À l'école, les enfants se font regarder bizarrement. Comment réagiront ces enfants d'élevage ? Seront-ils portés à se soumettre à la cage ou vont-ils tout tenter pour s'en libérer (« L'enfant de la cage ») ?



Six histoires généralement de haute tenue, au cœur desquelles se trouve une cage, sont ici proposées au lecteur. Outre la dernière nouvelle décidément cliché, « Où est Dieu ? », qui raconte l'histoire d'une jeune fille qui entre en religion pour trouver Dieu et qui défroque quand elle finit par le rencontrer, la cage est toujours physiquement présente et interpelle toujours directement les protagonistes.

L'interpellation devient paroxystique dans « Trompe-l'oreille ». Un musicien loue chèrement sa cave à un étrange monsieur au nom italien, Fernando di Troppo, et il s'engage à y construire une solide cage et à ne jamais y redescendre par la suite. Mais très vite, la curiosité s'empare de lui. Il entend des bruits, des silences, se perd en conjectures et en supputations. Il obsède. En pensant à ses droits et devoirs, à ce que la loi pourrait bien lui demander un jour, il cède. Il s'introduit dans sa cave, s'introduit dans la cage. Qui se referme. Et revoici monsieur di Troppo qui s'avance...

Le recueil emprunte parfois à l'univers de la légende, celle, d'une part, de *La Corriveau*, dont le corps a fini encagé, comme on le sait, et qui auparavant s'était assurée d'avoir une descendance dont le destin, ici, entrera en résonance avec la vie de l'aïeule, et celle, d'autre part, des frères Grimm, dont *Le joueur de flûte* trouvera pour sa part un



CLAUDE-EMMANUELLE YANCE

écho dans la nouvelle *Bonne nuit, beaux rêves !*, où la flûte se mue en une cage laissée en plein milieu d'un village éloigné des grands centres...

L'ensemble, sobre, témoigne d'une grande maîtrise de l'écriture. J'en aurais pris plus.



CAROLE DAVID

Hollandia

Montréal, Héliotrope, coll. « Série K », 2011, 132 p., 14,95 \$.

Vies circulaires

La vie n'a pas de sens, si ce n'est celui que les gens veulent bien lui donner. Les vies n'ont pas de sens, mais elles sont toutes liées entre elles. Et même au-delà de la mort.

L'oncle de Joanne est mort aux Pays-Bas en 1943 quand son bombardier Lancaster s'est encastré dans une maison d'un quartier pas du tout paisible d'Utrecht. Elle-même n'était pas née, mais cette mort continuera d'exercer une influence diffuse sur sa lignée. Comme plusieurs, sans doute, elle grandit en regardant son père construire, dans la résidence familiale, un abri antiatomique alors que tout le monde attend l'invasion de la baie des Cochons, un événement qui « va être pire encore qu'Hiroshima et Nagasaki » (p. 21). M. Brien sait quand même faire la part des choses puisque ses voisins sont des Russes et qu'il précise que ce sont de « bons Russes. C'est pas des communistes ce monde-là » (p. 22).

C'est encore la guerre qui fera que Joanne rencontrera Fred. Celui-ci s'était enfui de sa ferme du Maine afin de ne pas aller tuer de Viêtcongs. Le couple aura une liaison épisodique — « La fugue est un art, il la pratiquait avec grâce » (p. 36) — d'une dizaine d'années, qui prendra fin avec l'amnistie accordée par Jimmy Carter en 1977. De leur union naîtra Max.

Max aussi est en relation avec la guerre : en étant assis devant son écran d'ordinateur où il exécute compulsivement des soldats pixélisés. C'est lui qui est au centre de cette galerie de personnages, pas parce qu'il est là, mais plutôt parce qu'il manque à l'appel. La résidence de



CAROLE DAVID



Joanne a été cambriolée juste avant son départ, mais elle ne semble pas lier les deux événements. Quelque temps avant son départ, « [...] Max avait annoncé à sa mère qu'il rompait avec tout le monde » (p. 43). C'est que Max avait des problèmes.

Carole David nous propose ici une novella tout en retenue. L'évocation est

bien sûr la seule manière possible de faire entrer tous ces personnages dans une histoire si courte sans sacrifier d'amplitude aux personnages, sans que le récit soit mince. L'écrivaine s'efface devant son sujet avec un narrateur omniscient qui relate les événements en employant le passé. Il y a un petit suspens à la clé, la novella nous révélant à la fin ce qui s'est passé avec Max et les raisons qui ont motivé son absence. S'il est exagéré de dire que j'ai été pris à l'épigastre par ce récit, je me suis passé la réflexion que j'aimais généralement beaucoup l'écriture fragmentaire pratiquée par les poètes. La construction de ce récit est habile; l'ambiance, sensible. Non seulement le récit prend corps parce qu'il se tient tout seul, mais en plus il marche...



KARINE ROSSO

Histoires sans Dieu

Saint-Sauveur-des-Monts, de La Grenouillère, coll. « Migrations », 2011, 122 p., 18,95 \$.

Peut mieux faire

Redites bibliques version laïque dépourvue d'illuminations, où les personnages des *Rescapés* procèdent à la rencontre du Saint Livre...

Si Ève avait vécu de nos jours, elle aurait peut-être fumé de la *pasta base* plutôt que de croquer dans une pomme et elle aurait ainsi sans doute fini sa vie en faisant le trottoir dans l'est de la ville, là aussi aux prises avec le malheur d'avoir perdu son paradis. C'est avec l'idée que la comédie humaine se répète inlassablement que Karine Rosso aborde ces dix figures bibliques transposées dans le monde contemporain. Les figures des trois grandes religions monolithiques ont toutes été livrées aux grandes passions humaines : l'amour,

la jalousie, le pardon... Pourquoi ne pas les recycler franchement et voir ce qu'il adviendrait d'elles dans le monde d'aujourd'hui, alors ? Répondons tout de suite à la question : parce que ça fait plaqué, du moins ici. Vrai que la religion et la fiction se sont toujours bien entendues et que, depuis les anciens Grecs, on se contente de redire. Mais ce n'est pas une raison...

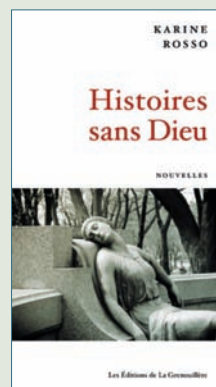
Qui trop souligne mal évoque

L'idée de recyclage n'est pas sans charme, mais l'auteure nous prend beaucoup trop pour des cons. Je ne suis jamais arrivé à croire qu'un résidant de Buenos Aires puisse aujourd'hui se prénommer Job (« Tango »)... Cette époque a l'évocation en horreur, il faudra bien que je m'y fasse. Pourtant, était-il vraiment nécessaire de pomper toute la substantifique moelle des récits bibliques et énormément d'éléments périphériques à ceux-ci ? C'est quand l'auteure transpose le plus librement son propos que ses histoires sont les plus réussies, je pense entre autres à l'histoire de Ruth (« Exils ») qui s'enfuit d'une Espagne livrée à la fureur franquiste pour aller trouver refuge en France où elle ne sera acceptée par ses nouveaux compatriotes que lorsque ses enfants seront appelés comme conscrits pour l'odieuse guerre d'Algérie. Les références sont souvent lourdement soulignées, l'auteure n'ayant pas réussi, à quelques exceptions près, à se libérer des récits premiers :

On est venu s'installer à la campagne pour commencer une nouvelle vie. Le gouvernement faisait un grand recensement et on s'est joint au mouvement qui ne voulait pas figurer sur papier. On s'est installé dans une vieille grange avec des amis. C'est là que t'es né, au milieu du foin et des mulots. [...] On t'a appelé Christophe parce qu'avec toi, on avait l'impression de découvrir une autre Amérique, une autre conception du temps. (p. 102)

Un seul d'entre vous n'a-t-il pas deviné que c'est la Vierge Marie qui parle ? Alors, il ne vous reste plus qu'à vous amuser du fait qu'à douze ans, ce n'est pas les gens du Temple de Jérusalem que Jésus sermonne, mais ceux de la Chambre de commerce qui veulent construire un complexe immobilier dans un parc national (« Trinité »). Karine Rosso maîtrise assez bien l'art du récit, mais son écriture n'est pas sans maladresses, la plus irritante consistant à retenir les « ne » afin de faire vernaculaire (« Le jardin de l'enfance »). Ça prend un peu plus que ça en la matière.

Je pardonne bien des choses aux *Rescapés*, parce que c'est de la télévision ; je suis beaucoup moins amusé quand il s'agit de littérature...



KARINE ROSSO